



Un pan du tapis rouge de Jenna Maclellan, où déambulait le maire de Montréal, les sans-abri et tous ceux qui gravitaient aux États d'urgence, est étalé devant les autoportraits magnifiés, peints sur les chaises longues, des artistes du Centre St-James et de Sylvain Bouthillette. — PHOTOS LE SOLEIL, STEVE DESCHÊNES



Une affiche de Dominique Blain fait partie des œuvres issues des États d'urgence rassemblées dans l'exposition itinérante de l'ATSA.

ATSA - 10 ANS D'URGENCE

L'art sur le terrain

JOSIANNE DESLOGES

Collaboration spéciale
jdesloges@lesoleil.com



«Être artiste, c'est un peu comme être itinérant. Tu ne sais pas où tu t'en vas, tu cherches, tu es au bord du précipice un peu tout le temps. L'art nous permet de canaliser l'angoisse, cette boule à l'intérieur, et on est chanceux d'avoir trouvé ce moyen de s'exprimer.»

La citation est d'Annie Roy, qui forme avec son conjoint Pierre Allard le duo ATSA, pour «action terroriste socialement acceptable». En 1998, année du 50^e anniversaire de la Déclaration des droits de l'homme, ils ont voulu établir un camp de réfugiés symbolique, au centre-ville de Montréal, pour les citoyens ordinaires. «Mais ce sont les sans-abri qui l'ont habité. Et c'était un choc d'en avoir 300 en même temps la même nuit, de ne pas pouvoir fournir en lits, en repas», raconte Annie Roy. Baptisé État d'urgence, cet événement s'est répété 11 fois, presque chaque année jusqu'en 2010.

Chaque État d'urgence mobilisait des centaines de bénévoles et de commanditaires, et permettait de fournir des lits, trois repas par jour, des services de massothérapeutes, de barbiers, de couturières, des soins psychologiques, en

plus d'une programmation d'art visuel et d'art vivant.

De ces grands brouhahas, qui ont changé des vies et ont raccommodé quelques mailles du tissu social québécois, il reste des œuvres pleines de bruit, de fureur, de fierté, de finesse aussi, et de contrastes, rassemblées dans l'exposition itinérante ATSA — 10 ans d'urgence, installée pour quelques mois à la Maison Hamel-Bruneau.

Les œuvres d'artistes professionnels inspirés de la rue et de gens de la rue guidés par des artistes s'y mélangent. L'organisme P.L.A.I.S.I.R.S a peint une carte d'un quartier sillonné par les pas des sans-abri, tandis que la maquette *Architecture de papier* de Sérgio Cezar reproduisait des favelas brésiliennes à la québécoise. Plusieurs réalisations, comme l'abri précaire imaginé par Mathieu Caron, la maison pour sans-abri japonais de Kyohei Sakaguchi et la *Vélo-maison* de Phil Allard mettent en question l'habitat humain minimal et frappent l'imaginaire.

Un sain malaise

Un vaisselier colonial rempli de gobelets qui servaient aux sans-abri à quêter est le résultat d'une démarche de Patrick Bérubé, qui, comme beaucoup d'artistes invités par l'ATSA, a dû se questionner sur sa pratique en côtoyant des démunis. «Comment j'ai le droit, comme artiste, d'approcher quelqu'un qui est dans la misère de même et de parler de sa vie?» demande Annie



La maquette *Architecture de papier*, de Sérgio Cezar, reproduit des favelas brésiliennes à la québécoise.

Roy, pour nous faire comprendre le malaise sain et transformateur qui régnait aux États d'urgence.

Un pan du tapis rouge de Jenna Maclellan, où déambulait le maire de Montréal, les sans-abri et tous ceux qui gravitaient aux États d'urgence, est étalé devant les autoportraits magnifiés, peints sur les chaises longues, des artistes du Centre St-James et de Sylvain Bouthillette. Bien qu'elle dénonce des problèmes réels et graves, l'ATSA ne manque pas d'autodérision et n'a pas hésité au gré des thèmes à donner au camp de réfugiés une aura de Club Med ou de gala *glamour*, tout en cultivant les contrastes. Un jour, le repas était préparé par les plus grands chefs de Montréal, le lendemain, les bénévoles s'affairaient à préparer un repas à partir de vidanges.

On accroche aux portraits photographiques plus grands que nature de Jean-François Lemire. («Ces êtres ont l'air un peu suspendu, mais on sent toute la charge émotive, et le bonheur aussi, des sujets», fait remarquer Annie Roy), mais aussi aux affiches d'Orangetango et de Dominique Blain, qui ont porté l'événement partout dans la ville et au-delà de sa durée réelle.

En peu de temps, plusieurs mouvements sociaux ont secoué le Québec — les indignés et les carrés rouges, par exemple — et on commence à en voir les traces dans les pratiques artistiques. «Je trouve ça particulier, indique Pierre Allard. Nous n'étions pas les moteurs, nous étions participants. C'était inspirant. Sans que ça vienne directement de nous, nous avions l'impression que quelqu'un prenait la relève.»

Les États d'urgence sont terminés. Les places publiques servent maintenant au divertissement touristique, à montrer la ville belle et propre, explique Annie Roy. Mais l'ATSA tiendra du 16 au 25 novembre l'événement Fin novembre, place Émilie-Gamelin (le square Berri) à Montréal.

L'exposition se poursuit jusqu'au 16 décembre à la Maison Hamel-Bruneau (2608, chemin Saint-Louis, à Québec). Il y aura une conférence d'Ève Lamoureux, professeure au Département d'histoire de l'art de l'UQAM, mardi à 20h. Info: 418 641-6280